

SÁNDOR CSERNUS

"LANSELOT, ROY DE HONGUERIE ET DE BEHAIGNE" -- NAISSANCE
ET ÉPANOUISSEMENT D'UN MYTHE AU MILIEU DU QUINZIEME SIECLE

Lanselot — alias László (Ladislas) V. — "roy de Honguerie et de Behaigne"¹ occupe une place privilégiée dans la littérature historique française du XV^e siècle. Nous allons suivre cette carrière peu commune, et — à la première vue (surtout pour un Hongrois connaisseur du rôle historique réel de Ladislas) — surprenante que lui accorde l'historiographie (et la littérature) française de l'époque.

Phénomène fort bien connu, "les hommes du quinzième siècle ont beaucoup écrit",² et l'horizon de l'histoire écrite s'est beaucoup élargi: sa portée habituelle pourrait être fixée en Occident (ou bien en Europe Atlantique) et autour de la Méditerranée; elle s'intéresse davantage "aux rêves méditerranéens qu'aux réalités atlantiques", mais les profondes mutations survenues aux quatorzième et quinzième siècles ouvrent également pour une ouverture systématique vers les "périphéries" de la Chrétienté occidentale.³ Ceci introduit la présence régulière des événements historiques de la région centre-européenne dans la littérature et dans l'historiographie françaises.⁴

Certes, la problématique du déplacement géographique de la menace turque, du danger que représente l'hérésie

(hussite) pour "la Crétieneté" d'une part; des succès obtenus par les rois des pays en question (les Anjou, les Luxembourg, les Habsbourg, les dynasties dites "nationales") de l'autre, y était pour quelque chose. De plus, une mobilité sociale, une mobilité d'esprit et une plus grande mobilité géographique facilitèrent grandement la tâche des historiens parfois étonnamment curieux.⁵ Le déplacement quasi continu des armées, les missions diplomatiques incessantes, les rencontres, des "sommets" européens de l'époque (les conciles de Constance et de Bâle, la rencontre des rois à Buda, etc.) et les pèlerinages (pour ne mentionner que les plus connues des manifestations) garantissaient une diffusion plus complète et plus rapide des nouvelles, des renseignements, des précisions que l'on croyait dignes d'intérêt.

Ce phénomène touche par exemple Les Grandes Chroniques de France, rédigées à Saint-Denys depuis des siècles: elles deviennent de plus en plus ouvertes, quasi "internationales" au milieu du quinzième siècle. On serait tenté de conclure que dans l'historiographie européenne, par excellence universelle et universaliste, à côté des parallélismes et de nombreuses oppositions, se manifeste de plus en plus une tendance visant à l'élargissement non seulement théorique, mais réel de l'horizon national. C'est un niveau qui facilite, sans aucun doute, la construction systématique des mythes qui se diffusent ensuite très facilement et d'une manière particulièrement efficace.⁶

En tout cas il en résulte, premièrement, une augmentation sensible des renseignements concernant l'Europe Centrale, et surtout la Hongrie. (La Bohême, grâce à l'intérêt porté pour l'épanouissement de la dynastie luxembourgeoise appartenant traditionnellement à l'attirance politique et culturelle de la France, y était déjà représentée assez sérieusement tout au long du quatorzième siècle.) Il apparaît que certains événements de la fin du quatorzième siècle apportèrent leurs précieuses contributions à cette "conjoncture": la maison angevine de Naples, installée en Hongrie dès le début du quatorzième siècle, les projets dynastiques franco-hongrois à la fin du règne de Louis le Grand (mort en 1382), les tentatives plus ou moins audacieuses pour "supprimer le schisme" ou la bataille de Nicopolis (1396)...

Pris dans l'engrenage, Français et Hongrois se trouvent côte-à-côte (Nicopolis, croisades tardives, "via synodi") mais parfois opposés (conventions de Cantorbéry, le pape d'Avignon, les Pays-Bas etc.). La situation est particulièrement confuse dès le début du quinzième siècle, avec l'aggravation du conflit franco-bourguignon.⁷

Tout ceci impliquait que les faits relatés ou interprétés fussent thématiquement structurés, et du point de vue de la sélection et des commentaires, tributaires des intérêts opposés des partis Orléannais (les Armagnacs) et Bourguignon.⁸ Il y a par conséquent plusieurs champs et plusieurs niveaux où se situent les renseignements des

réécits historiques concernant "les affaires de Hongrie".
Eléments traditionnels de l'historiographie médiévale,
la politique et surtout la politique
dynastique priment toujours.

Cette dernière gravite autour des projets de mariage franco-hongrois: entre "Louis de France" (Louis d'Orléans) et Catherine de Hongrie (après la disparition prématurée de celle-ci, Marie de Hongrie) à la fin du quatorzième siècle; entre Ladislas V. et Magdelaine de France au milieu du quinzième. Ces deux projets sont étroitement liés à des idées très audacieuses, et assez fantaisistes: le premier projet aurait dû ouvrir la voie du pape d'Avignon à Rome, placer une dynastie française derrière l'Empire, permettre la reprise des revendications angevines concernant le Royaume de Naples et la soumission de la Lombardie "encerclée". Le deuxième était une initiative venue d'Europe Centrale, très favorablement accueillie en France: les Habsbourg, héritiers des Luxembourg, se flattaient de l'espoir qu'ils allaient recouvrir les anciens domaines des deux dynasties, et par ce moyen, étendre la sphère d'influence de l'Empire sur les Pays Bas; ce qui signifiait pour le roi de France: à l'aide de Ladislas, briser la puissance bourguignonne.⁹

Les relations diplomatiques touchant d'autres problèmes majeurs de l'Europe s'intensifient également: la paix "dans toute la Chrétienté", l'Union de l'Eglise, la

menace turque, et les hérésies reviennent régulièrement sur les pages de l'histoire écrite. C'est surtout le rôle de Sigismond de Luxembourg — qui se proposait comme médiateur dans la querelle franco-anglaise (la guerre de cent ans) — qui est suivi de près dans les chroniques. Cette activité diplomatique de grande envergure ne passait pas inaperçue; avec son escorte "magnifique" six ou sept cents hommes, pour la plupart des Hongrois). Malgré les préludes prometteurs des négociations, cette première partie des relations diplomatiques liées au concile de Constance n'eut pas une issue heureuse pour la France. Pourtant, le désaccord de plus en plus profond qui séparait Sigismond et les ducs de Bourgogne suppose — tout logiquement — un rapprochement entre Sigismond et Charles VII. Les ambassadeurs, les "orateurs" de celui-ci fréquentent la cour de Sigismond à Buda, pour inquiéter le duc à Bourgogne et pour améliorer les relations en vue d'établir une coopération réelle anti-bourguignonne. Après la disparition de Sigismond (1437) cette idée ne sera pas abandonnée, elle non plus.

Autre sujet préféré de la littérature historique, l'idée de la croisade¹⁰ (Voyage d'Outre-mer, Saint-voyage, pèlerinage etc.) s'épuise, mais vit toujours: elle n'emmène plus très loin les armées chrétiennes, depuis Nicopolis (qui a fait d'ailleurs grand écho "en toute la Chrétienté"), mais la menace turque sera toujours présente aussi bien géographiquement que dans la littérature

historique. Les entreprises militaires dirigées contre "l'Infidèle" ou "le Grand Turc" font désormais partie de la propagande anti-ottomane, mais (et peut-être encore davantage) les princes arrivent à la mettre au service de leurs fins politiques quelles qu'elles soient. Et les chroniqueurs suivent docilement, et avec un intérêt plus ou moins vif les événements liés à la prise de Constantinople, ou les entreprises militaires de "Jean de Huniade" (Ovidianus, le Chevalier Blanc, le Chevalier Blanc de Valachie). L'image de la Chrétienté menacée et "la peur en Occident" médiévale seront encore plus vives au cours de la première partie du quinzième siècle. En fait, on constate qu'il s'agit d'une menace conjuguée: la guerre, les infidèles et les hérésies attaquent en même temps.¹¹ Ceci attire l'attention vers les régions particulièrement menacées: Constantinople, l'Italie et la Hongrie. Et cette dernière, dès l'apparition du problème hussite, sera "doublement menacée". L'humanisme italien a fait beaucoup pour la diffusion, pour une prise de conscience de ce danger en Europe Occidentale.¹²

Ces précisions encore incomplètes laissent tout de même conclure que l'épisode à analyser n'est pas un phénomène isolé; il se situe dans un contexte plus large, encadré de renseignements qui concernaient la région centre-européenne de l'époque. Ceci — nous allons le démontrer plus loin — ne veut pas dire pour autant, qu'il s'agisse simplement d'un acte diplomatique comme les autres: des circonstances particulières favorisent la naissance d'un mythe.

Le résumé du récit est le suivant: une ambassade de Ladislas arrive à Tours (9 décembre 1457), pour conclure un contrat de mariage, qui était négocié depuis un certain temps entre Charles VII et les conseillers du jeune Ladislas. Les événements liés à l'infortune finale de cette ambassade, sont relatés dans de nombreuses chroniques contemporaines. J'ai choisi le plus littéraire des textes, en complétant, le cas échéant, avec des détails significatifs d'autres récits: ainsi, à part l'interprétation de Jacques du Clercq, je me suis appuyé sur les oeuvres de Mathieu de Coucy, de Thomas Basin, de Jacques le Bouvier (dit de Berry), de Jean Chartier, de Georges Chastellain et de Philippe de Commynes.¹³

Du Clercq consacre deux chapitres de ses "Mémoires" à l'histoire du "pauvre roy Lancelot". L'ambassade "que envoyoit Lancelot, Roy de Honguerie et de Behaigne entre grandes et nobles ordonnances et estoit de trois nations, de Honguerie, de Behaigne (et d'Austriche) "se composa de plusieurs centaines de personnes (entre 700 et 900). Parmi les chefs, Du Clercq et Chartier mentionnent au premier lieu "l'archevesque de Croidossam ou Colonme (Kallocsa) et Messire ou baron Laxilan de Polui la Sela de Poullaine (Ladislas Pálóczy)".¹⁴ A l'entrée de Tours, l'ambassade "fust moult honorablemant rechues" et Du Clercq ne manque pas l'occasion de décrire — et d'une manière détaillée — l'accueil spectaculaire réservé à cette

ambassade prestigieuse. Bloquées par la maladie du roi, les négociations ne reprirent pas tout de suite, les ambassadeurs devaient attendre quelques jours pour être reçus par Charles VII; ils furent "vestuz de divers habitz, selon la coustume de leur pays" (Chartier). A cette occasion "l'archevesque de Croidossam prononça une belle proposition en latin;" il insista sur l'utilité commune d'une alliance entre "les royaumes de Honguerie et de Behaigne et la tres chrestienne maison de Franche" qui pourrait — tournure habituelle de la langue diplomatique de l'époque — favoriser la paix dans toute la Chrétieneté, en soulignant tout de même: "Quant paix et amour sera entre toy et mon souverain seigneur, qui seroit au monde ceulx qui vous pourront nuire? Tes predecesseurs et nos souverains royx de Honguerie et de Behaigne ont esté amys et alliés ensemble, encores y sommes nous venus pour ceste cause. Tu es la colompne de la Chrestieneté et mon souverain seigneur est l'escu, tu es la chrestienne maison et mon souverain seigneur est la muraille". Après plusieurs "aultres belles parolles", "l'archevesque demanda et requist (...) au roy son enfant, c'est a sçavoir: Dame Magdelaine pour estre femme et espouse du roy de Honguerie et de Behaigne". Etant donné que Charles VII avait déjà donné son accord préalablement (DU Clercq, Basin, Chartier), l'issue heureuse du dernier acte des négociations semblait assurée. Conformément aux coutumes de l'époque, les festivités commencèrent le jour même: ce

fut le comte de Foix qui "les festoya en premier".¹⁶ Les textes présentent ensuite les membres de l'ambassade et les seigneurs français présents (Du Clercq, Chartier), la richesse et les finesses du repas (Chartier en précise les frais), ils parlent des jeux proposés, des petits gâteaux nommés "la dragerie" (de formes symboliques ou représentant le blason des seigneurs qui participent aux festivités), et Du Clercq décrit l'ensemble des "entremez" qui devaient distraire son publique et, avec leur mise en scène allégorique devaient émerveiller les gens, flatter les presonnages présents et — en résumant les avantages politiques du traité conclu —, qui avaient pour but de faire passer et d'exalter la coopération prévue entre les rois de France et de Hongrie...¹⁶.

"Le premier entremez estoit un chasteau, ou il y avoit quatre petites tours, et au milieu une grande tour a quatre fenestres et a chacune fenestres ung visage de damoiselle, leurs cheveulx derriere, et ne voyoit on que leur visage, et sy avoit tout au plus haut une banniere des armes du roy Lancelot et tout autour des quatres tourettes, les armes des chiefs de ladite ambassade, et dedans ladite tour avoit six enfants tres bien chantants, lesquels chantoient en telle maniere qu'il sembloit que se fussent lesdites damoiselles; le second entremez estoit une terrible beste nommée tigre, le corps gros, court et arrassé, la teste terrible et hideuse, et avoit des cornes courtes et egues. Dedans ladite teste

avoit ung homme qui la faisoit remuez, comme sy elle fust en vie, et jettoit feu par la gueule tres hideusement (...); le troisieme entremez estoit une grande roche ou il y avoit dedans une fontaine et faisant y connins blancs et aultres, et y avoit cinq petits enfants sauvages lesquels issirent d'icelle roche et commencerent a danser la movoisse; le quatriesme entremez fust un tres habile escuyer qui sembloit estre a cheval et avoit faulses jambes par dehors (...) et tenoit en sa main ung pot de diverses couleurs, et d'icelluy pot issoient plusieurs fleurs, et par dessus tout avoit ung tres beau lit bien chargié de fleurs de lis, et le assit sur la grande table adfin de vouer ceulx qui vouldroient vouer".¹⁷

Tournant dramatique, en plein festivités, "la nuict du Noel ensuivant (...) vindrent les nouvelles audit lieu de tours de la mort du roy Lancelot, roy de Honguerie et de Behaigne, delquelle mort fust fait grand et merueilleux deuil de touts ceulx du sang royal et aultres (...); pitié estoit de veoir le deuil que ceulx de la tres noble ambassade du roy Lancelot faisoient, qui de sy longtain pays estoient venus, comme de la Honguerie, de Behaigne d'Autriche et d'ailleurs (...)". Le chroniqueur donne encore une fois une description très détaillée des vêtements, et de la richesse de l'ambassade pour conclure: "en quelle joye se cuidoient aller, car ils se tenoient pour touts asseurs de emmener la belle et bonne Magdelaine, fille du roy Charles de Franche, a leur souverain seigneur, qui tant ne desiroit

terres et joyaulx, or et argent et ne demandoit que son seul corps. Ledit Lancelot estoit josne roy, agié de dix-huit ans et non plus" (...) Le chroniqueur parle encore des autres préparatifs mis en oeuvre à la cour royale et sur la route, pour "festoyer" l'ambassade, qui aurait dû conduire prochainement Madelaine vers son mari. Pendant six jours on dissimula la mauvaise nouvelle devant le roi; le septième jour une messe funèbre solennelle sera célébrée, avec une mise en scène spectaculaire, à l'église St. Martin de Tours. Puis, "le pénultiesme jours de décembre", les ambassadeurs prenaient congé de la reine et de sa fille; et "lui (Magdelaine) presanterent ung moult riche collier, ung diamant, et une robe de drap d'or a la fachon de Hongrie (...) A icelluy congié prendre, y olt maintes larmes plourées, et estoit pitié de veoir chacune partie pour le deuil que chacun menoit"(...) Le lendemain, "lesdits ambassadeurs prindrent congié du roy Charles et lui presenterent quatre chevaux blans qui avoient esté conquis sur le grand Turc (...) tous couverts de draps d'or et scellés. Le roy Charles aussy donna grands dons aulxdits ambassadeurs (...) et comme on disoit monta le don que le roy leur fait a vint deux mille escus d'or ou plus..."

Plus loin, du Clercq explique aussi la position du duc de Bourgogne et le désaccord qui régnait entre lui et le "roy Lancelot" au sujet du duché de Luxembourg. Le

chroniqueur semble être au courant des rumeurs répandant la version d'un empoisonnement concernant la mort prématurée de Ladislas à Prague: "et, disoit on, la cause pourquoy il fust empoisonné, estoit pour ce que le roy Lancelot vouloit avoir la fille du roy de Franche, et ses gouverneurs doubtoient que apres le mariage fait, ne lui baillat aultres gouverneurs." En outre, du Clercq fait un effort complémentaire afin de sauver le mobile politique du contrat: "Ledit roy Lancelot laissa par testament, comme on disoit, a la fille du roy de Franche ladite duchié" (Luxembourg). (...) Icelluy roy Lancelot avoit, comme on disoit, commis exécuteur de son testament, a cause du don qu'il avoit fait de ladite duchié de Luxembourg a Magdelaine, filke du roy Charles"(...)

Un autre chroniqueur, Chartier (d'ailleurs "historiographe officiel" du roi de France), relate surtout les faits, avec très peu de commentaires. Pour lui, "ayant ces tres piteuses nouvelles de la mort et trespas de tres hault et tres puissant prince le roy de Hongrie ..." Il décrit ensuite la visite de l'ambassade à Paris et à Saint-Denys, avec des détails intéressants et pittoresques. Ainsi par exemple (d'après son texte) il est fort probable que les Parisiens aient vu pour la première fois glisser un traineau sur les routes et dans les rues verglassées de Paris: "Lesdits Hongres estans a Paris, faisoit de grans gellées, glaces et verglas parmy Paris (...) Pourquoi les seigneurs

n'osoient aller parmy la ville ne a pié ne a cheval; mais aucuns d'iceulx avoient un traisneau ou tonneau tout carré sans roues, ou qu'ils se faisoient trayner a ung cheval ou a deux, eulx aussi dedens, partout ou ils avoient a besongner, tant a visiter les eglises, les palais, la ville et la cité, comme aultrement" Ils était d'ailleurs accompagnés, de la part du roi de France, par quelqu'un "...qui estoit leur tracheman (...) pource qu'il savoit leur langage."

Thomas Basin raconte cette même histoire, dans un chapitre concernant une croisade manquée du duc de Bourgogne (Chapitre XV.) Basin était un homme politique de premier ordre de l'entourage de Charles VII. Il ne s'attarde pas trop sur la description des festivités, sur l'apparence extérieure des événements, — il analyse. C'est le côté politique de son récit qui a le plus de valeur. Il relate les faits et, pour conclure, reprend la thèse du meurtre au sujet de Ladislas "qui venait mourir de la main d'un chevalier bohémien, qui cherchait par cette voie criminelle à s'emparer du royaume de Bohême, à quoi d'ailleurs il réussit". Basin considère que cet acte fut pour toute la Chrétienté une grave blessure. "Ce jeune homme était — écrit-il — en effet, le plus puissant de tous les rois chrétiens et, comme sa nature le faisait prévoir, il aurait vraisemblablement entrepris de grandes et difficiles choses, s'il avait atteint l'âge de l'homme. Il y avait le plus grand espoir, qu'avec l'aide des autres princes chrétiens,

et surtout si les forces du roi de France avaient pu s'unir aux siennes, il aurait chassé de Grèce et de tous les territoires qu'il occupait en Europe l'Empereur des Turcs, cette bête ivre de sang (...) La mort du roi de Bohême faisait le jeu du duc de Bourgogne: elle le débarrassait d'un ennemi puissant et acharné dont manifestement le roi de France souhaitait beaucoup l'alliance, afin de pouvoir se venger comme il le voudrait avec un tel auxiliaire, du duc de Bourgogne." A ce propos Basin moralise sur les fins politiques du roi de France, et décrit comment il faut "jeter bas la masse d'un très vieil arbre et son tronc robuste", — c'est-à-dire, comment on peut détruire la puissante maison de Bourgogne.

Ce résumé appauvrit considérablement le texte original, il complète tout de même l'histoire du "roy Lancelot". Ainsi, les différents éléments du "puzzle" d'un récit historique se rejoignent: c'est une histoire dynastique, diplomatique et politique, enrichie de descriptions pittoresques. Pourtant, certaines circonstances particulières voulaient qu'elle soit différente, et — dans son influence, dans sa portée — supérieure aux autres épisodes de ce genre.

D'abord, le projet de mariage était audacieux et fantaisiste à la fois. Pas de doute. Mais il était entouré et nourri par une propagande contemporaine particulièrement efficace, qui avait pour conséquence une "sur-évaluation"

du personnage de Ladislas. A première vue c'est un processus étonnant, surtout lorsqu'on connaît la brièveté de son règne, plein de contradictions et plein d'échecs. Pourtant, les espoirs liés à sa personne créent l'image — Basin nous le dit clairement — du roi "le plus puissant de la Chrétienté". Propagande humaniste, propagande française et propagande hongroise se rejoignent ici, en se fortifiant. Propagande humaniste d'abord, sûrement due à Aeneas Sylvius Piccolomini, le futur Pie II. qui, à un certain moment, espérait trouver en Ladislas le Prince idéal, capable de faire face à l'avance musulmane.

Propagande française ensuite, qui avait pour but d'inquiéter et de mettre en garde le duc de Bourgogne, et pour cette raison "sur-évaluait", elle aussi, les qualités et la puissance du futur gendre du roi de France. Ici une remarque s'impose tout de même: n'oublions pas qu' Albert de Habsbourg était arrivé à recréer l'Empire de Sigismond, son prédécesseur, en moins d'un an (celui-ci avait mis plusieurs décennies pour y parvenir); de plus, il légua sans trop de difficulté tous ses pays (à l'exception de la couronne impériale) à son fils posthume. Et quelqu'un, qui porte des couronnes aussi prestigieuses, peut être assez facilement regardé comme un des princes les plus puissants de la Chrétienté. De plus, la mystification du personnage s'enrichit sans cesse: ainsi, on assiste, à l'exemple de Constantinople — Constanti noble (et on pourrait citer d'autres exemples), à l'identification de László - Ladislas =

= Lancelot; et la distance géographique favorise également ce processus, qui attribue à notre Ladislas-Lancelot des qualités semblables à celles de l'autre Lancelot, le chevalier de la Table Ronde. (De même, dans les textes rédigés en latin, Ladislas reçoit le nom *Laudi slas*).¹⁸

Il y a ensuite la propagande hongroise, forte de sa position et de ses succès anti-ottomans, jouissant du prestige de Jean de Hunyade, de Sigismond... Au quinzième siècle le Turc était aussi l'incarnation du "mal absolu".¹⁹ Faire allusions aux combats menés contre lui, devait toujours renforcer leur position (par ex. les chevaux blancs "conquis sur les Turcs", et offerts au roi de France).

Pourtant, le motif le plus important me semble ici la citation de Du Clercq, tirée de la "belle proposition" de l'archevêque Várdai, qui reprend quasi mot-à-mot certaines expressions de la fameuse lettre adressée par Sigismond aux prélats qui soutenaient le pape Boniface IX, en 1404.²⁰ De tout ceci, on serait tenté de conclure que dans la création et dans la diffusion d'un véritable mythe ajouté à la personne de Mathias Corvin, il y avait une continuité, due manifestement à la Chancellerie hongroise, et que la formation de ce mythe avait commencé en Hongrie indépendamment du personnage de Mathias. La politique internationale de Sigismond y était pour quelque chose, et son épanouissement passait par les luttes du "Chevalier Blanc" (Jean de Hunyade) et — tout au moins en France — par l'apparition épisodique

de Ladislas-Lancelot sur la scène de la politique européenne. En tout cas, il semble que c'est la Chancellerie hongroise qui avait réussi à assurer la présence de ces arguments et la continuité de cette présence dans la politique extérieure et dans les missions diplomatiques hongroises. Au quinzième siècle, elle semble d'ailleurs assez bien enracinée en France.

Si l'on examine attentivement les textes qui nous transmettent cette histoire, un portrait (sans aucun doute idéalisé) semble apparaître. Ce portrait de Lancelot-Ladislas, d'après les qualités que la littérature historique lui accorde, porte à la fois quelques-uns des traits caractéristiques de "l'ancien modèle", celui du "chevalier-roi" et du prince "moderne", celui de la Renaissance. Une remarquable image de transition, imprégnée déjà de l'idée de la Renaissance italienne en offensive, mais qui garde toujours la trace des traditions chevaleresques en faveur à la Cour Royale de France, et — surtout — à la Cour des ducs de Bourgogne.

Mais la "fortune littéraire" de Ladislas ne s'arrête pas là. Comme nous avons indiqué plus haut, il s'agit d'une interprétation assez complexe des historiens, qui permet même la création d'un portrait intéressant; pourtant, certaines circonstances particulières voulaient que ce récit, à l'origine historique, ait également une fortune "purement littéraire". Cette "carrière" est inséparable du monde des croyances du crépuscule du Moyen Age.

Déjà, notre premier mémorialiste, J. Du Clercq, transmet aussi dans sa présentation très imagée, un sentiment de douleur profonde. Dans ce monde imprégné de mysticisme, de croyances, de religion, d'exaltation, de violence et d'extrémités, après le tournant dramatique de "l'histoire du pauvre roy Lancelot", et sa fin infiniment tragique, une adaptation plus romancée du récit historique ne devait pas tarder.

Cette mort, qui arriva brusquement, faucha le jeune roi, et brisa beaucoup d'espérances. Espérances liées à une croisade décisive contre les Turcs, pour libérer la "Chrétienté;" espérances du roi (et du Royaume) de France, qui voulait se débarrasser de son ennemi le plus puissant, le duc de Bourgogne, espoirs liés à l'avantage attendu de l'unification des trois dynasties (Habsbourg, Luxembourg, Valois), et, finalement, les espoirs individuels des jeunes mariés avant les retrouvailles...

De plus, les mauvaises nouvelles arrivent au moment où la fête bat son plein et où toute la Chrétienté se prépare à commémorer la naissance du Christ, son Rédempteur... C'est cette mise en scène spectaculaire de la Providence qui frappe particulièrement tout le monde: les ambassadeurs, la famille royale, les seigneurs français, et même le chroniqueur et le poète. Le personnage réel de Ladislas cède définitivement le pas à Lancelot; il sera emporté par la Roue de Fortune, il s'identifie au personnage qui, du

haut de la Roue, tombe au plus bas pour rejoindre les
autres dans la turbulence de la "danse macabre" ...et
se réserve une place dans le Panthéon de Villon: (...) ²¹

Il n'est qui contre la mort résiste

Ne qui treuve provision

Encor fais une question

Lancelot le roi de Behagne

Ou est il, ou est son tayan?

(...)

(Ballade des seigneurs du Temps Jadis)

NOTES

1. Ladislas (László) V. de Habsbourg, dit le Posthume, fils d'Albert de Habsbourg, duc d'Autriche (roi élu de Hongrie le 18. déc. 1437-27. oct. 1439; roi d'Allemagne le 18. mars. 1438; roi de Bohême le 06. mai. 1438.) et d'Elisabeth, fille de Sigismond de Luxembourg. Né le 22. févr. 1440, il est couronné roi de Hongrie le 15. mai. 1440 (couronnement non valable selon la majorité des Ordres Hongrois), roi de Hongrie élu le 07. mai 1445, (mais jusqu'à la majorité du roi, Jean de Hunyadé est élu gouverneur du pays); il est élevé au trône, et il règne de 1453 a 1457. Il est couronné roi de Bohême le 28. oct. 1453. Il meurt le 23. nov. 1457, a Prague.
2. FAVIER, J., La guerre de Cent Ans, Paris, Fayard, 1980, p. 615-627.
3. EHRARD, J. - PALMADE, G., l'Histoire, Paris, Armand Colin, 1965, p. 9-15; BOURDE, G. - MARTIN, H., Les écoles historiques, Éditions du Séuil, 1983, p. 11-15. Sur l'historiographie occidentale voir: GUENEE, B., Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval, Paris, Aubier, 1980.

4. Pour les récits concernant la Hongrie, voir GABRIEL, A., Les rapports dynastiques franco-hongrois au moyen âge, Budapest, 1944, p. 58-59., KOSÁRY, D., Bevezetés a magyar történelem forrásaiba és irodalmába, I, Budapest, 1951, p. 109-111.
ALDASY, A., A XI. sz-i nyugati elbeszélő források, Budapest, 1928; CSERNUS, S., Mutation de l'historiographie française et élargissement de son horizon au XV^e siècle. Un exemple: "les affaires de Hongrie", dans Acta Univ. Szegediensis de A. József Nominatae, Acta Historica, Szeged, 1988, (sous presse).
5. Sur le développement du rôle de l'historien en Occident voir GUENEE, Histoire..., p. 77-247; CHARTIER, J., Chronique de Charles VII., roi de France, éd. par VALLET de VIRIVILLE, Paris, 1858, t. III, p. 68-69.
6. Sur l'élaboration et la diffusion des idées; de la propagande historique de l'histoire officielle, voir GUENEE, Histoire..., p. 332-354.
7. FAVIER, J., Le Temps des Principautés, "Histoire de France" t. II. 1984, p. 339-403.; AVOUT, J. d', La querelle des Armagnacs et des Bourguignons. Histoire d'une crise d'autorité, "La suite des temps 9.", Paris, 1943; COVILLE, A., Les premiers Valois et la guerre de cent ans (1382-1422), "Histoire de France illustrée depuis les origines

- jusqu'à la Révolution", Dir. par LAVISSE, E.,
t. III-IV. Paris, 1931.
8. COVILLE, IV, p. 194-228., BOURDE-MARTIN, p. 40-46.
9. COVILLE, IV, p. 308-309., Sur le rôle de ses orateurs,
(Alain Chartier par. ex.) voir CHAMPION, P.,
Histoire poétique du quinzième siècle, I, Paris,
p. 1-165; sur sa mission en Hongrie: p. 94-109.,
Sur les relations politiques du début du quinzième
entre la France et la Hongrie voir CSERNUS, S.,
A nemzetközi kapcsolatok rendszerének alakulása
Nyugat-Európában a 15.sz. elején, Acta Univ. Szeg.
de A. J. Nom., Acta Hist. t. LXXVI., Szeged, 1983,
p. 11-23.
10. Il y a un véritable culte du "Voyage d'Outre-mer" en
Occident et surtout à la Cour des Ducs de Bourgogne.
Sur leur projet: LACAZE, Y., Politique "méditer-
ranéenne" et projet de croisade chez Philippe le
Bon: de la chute de Byzance à la victoire chrétienne
de Belgrade (mai 1453 juillet 1456) "Annales de
Bourgogne", n^o 161-162, 1969. I-II, p. 5-42.
11. KLANICZAY, T., A kereszteshad eszméje és a Mátyás-mi-
tosz, "Irodalomtörténeti füzetek", klny. Budapest,
1975.
12. GUENEE, B., L'Occident au XIV^e siècle. Les Etats,
P.U.F., Nouvelle Clio 22, 1981, p. 57-63.

13. Mémoires de Jacques DU CLERCQ escuyer, sieur de Beauvoir en Ternois, éd. par REIFFENBERG, le Baron de, Bruxelles, 1835, t. I-IV, p. II, p. 260-272; l'édition la plus récente de COMMYNES, Philippe de, Mémoires sur Louis XI. (1464-1483), éd. par DUFOURNET, J., Paris, 1979, p. 522-527; CHASTELLAIN, Georges, Oeuvres, t. I-VIII, publ. par KERVYN DE LETTENHOVE, Bruxelles, 1863-1864, t. II, p. 153, p. 188, t. III, p. 11-12, 310-312; CHARTIER, Jean, éd. cit. t. III, p. 74-80; BASIN, Thomas: Histoire de Charles VII. (en latin), éd. et traduite par SAMARAN, Ch., t. II, Paris, "Les Belles Lettres", 1965, p. 241-249; Chronique de Mathieu D'ESCOUCHY, éd. par FRESNE DE BEAUCOURT, G. du, "Soc. de l'Hist de France", Paris, 1863-64; surtout pour la lutte anti-ottomane de Hunyadi, I, p. 121-124, 139-143, 340-343; Les Chroniques du roi Charles VII, par Gilles LE BOUVIER, dit Le Héraut de BERRY, éd. par COURTEAULT, H. - CELIER, L., Paris, 1979. "Soc. de l'Hist. de Fr."
14. István VÁRDAI, nommé archevêque de Kalocsã le 25/02/1457, par Ladislas V., contrairement aux suppositions développées par l'éditeur, un mandat de Ladislas (Prague, 04. nov. 1457) prouve qu'il s'agit effectivement de ce grand chancelier du roi de Hongrie, chef de l'ambassade, avec un autre Hongrois,

- Ladislás PALOCZY, qui était "iudex curiae"; KATONA, S., Historia critica regvm Hvgariae, T. VI, pars II. p. 1208-1212.
15. Voir: Histoire de Gaston IV. comte de Foix, par Guillaume LESEUR, éd. par COURTEAULT, H., Paris, 1893-1896; t. I-II, "Soc. de l'Hist. de Fr."
 16. Traduction abrégée, tirée principalement du récit de J. DU CLERCQ, II. p. 260-265, et celui de CHARTIER, III. p. 74-79.
 17. Les Voeux sont toujours très à la mode au XV^e siècle, et le plus célèbre de l'époque est celui de Philippe le Bon, (Lille, février 1454), "Le Voeu du Faisan". BOURASSIN, E., Philippe le Bon, Tallandier, Paris, 1983, p. 267-297.
 18. Harenga facta coram domino nostro Karolo VII. Francorum rege, pro parte regis Hungariae Laudislao (...) Bibl. Nat., MS. 10352. (Cite VALLET DE VIRIVILLE, éd. de Chartier note p. 79-80).
 19. DELUMEAU, J., La peur en Occident, Fayard, 1978, p. 332-356. "Agent du Satan" - proche du "Mal absolu"...
 20. MALYUSZ, E.; Zsigmondkori Oklevéltár, I/2, 3251, BOURGEOIS du CHASTENET, Nouvelle histoire du Concile de Constance, Paris, 1718, p. 498.
 21. La figure de Lancelot était très souvent évoquée au XV^e siècle. Qu'il suffise de mentionner Alain CHARTIER, Michaut TAILLEVENT, Pierre CHASTELLAIN,

Jean MOLINET, et l'influence des romans de
chevalerie remis en prose. CHAMPION, I, p.
159, 310, 318, 326, 384, 386; II. p. 121,
374; VILLON, F., Oeuvres poétiques, texte éd.
et ann. par MARLY, A. (...), Paris, 1965, p. 60.